

“ Petit,
j’avais
le
sentiment

FILS D’EUX

Textes : Laure Equy

Photos : Nina Pieroth et João Torres

Entre les générations: fossé ou transmission? Malgré les engueulades, les réconciliations, la complicité ou l’incompréhension, un lien nous unit à nos parents. Ils nous lèguent un patronyme, une fossette, une situation sociale ou la bosse des maths. Portraits croisés.

20

Une génération devant son miroir. Génération Internet, anti-Le Pen, Jean Paul II, CPE. Les journaux en font leurs gros titres et leurs gorges chaudes. On le guette, on l’inspecte, on prétend le connaître, le cerner. On semble attendre de lui un sursaut. Et lui, « le jeune », il se cherche, il tâtonne, négocie comme il peut son virage pour l’âge adulte. Avec son étiquette collée au front, son étiquette de « jeune », il avance. Parce que c’est comme ça, que la vie est en marche et qu’il n’a pas trop le choix. Mais toujours, cette foule de questions devant le miroir : qui est-on ? Qu’a-t-on à dire, à défendre, à réclamer ?
Tellement coincé dans notre urgence, tellement préoccupé par notre avenir, nos lendemains, qu’ils chantent ▼

Octave a 27 ans. Son père Roger Lemiale, ancien président de la Fnaim, a trébuché toute sa famille à travers le monde.





Octave et Roger Lemiale

Devant la coquette propriété familiale de Maisons-Laffitte, un camping-car tout dégingué. Guillaume, 35 ans, venu pour le *brunch* dominical, a garé son bolide dans la petite allée. Les enfants de Roger Lemiale, qu'ils aient ou non quitté le nid, se retrouvent souvent là, dans les murs de leur enfance. Pour les faire trembler un peu, avec un air de guitare ou un solo de batterie. Car, dans cette famille de neuf enfants, sept fils et deux filles, le virus de la musique se transmet, non pas de père en fils, mais entre frères, entre jeunes pousses de l'arbre généalogique. « Tu rentres de l'école et là, au salon, ton père écoute des airs de jazz ou de classique. Il t'explique que c'est fabuleux, que Tchàïkovski était alors au sommet de son art. Tu montes au 1^{er} étage où l'un de tes frères joue de la gratte. Lui, il est plus pop des années 60-70. Au 2^e, dans ta chambre, tu mets ta musique, forcément. Mais c'est pas fini : au 3^e, il y en a un autre qui écoute du rock planant, les *Who* ou *Téléphone* », se souvient Octave, 27 ans. Enfant, il était bercé, la nuit, par la batterie et vers 1 h du matin, lorsque ses frères arrêtaient de jouer, il se réveillait pour réclamer un bis. A défaut d'être musicien, Roger Lemiale, 85 ans, est mélomane : il écoute de l'opéra, du classique, du jazz, oui mais du « jazz de profondeur, celui qui invente, parle, fait passer des messages ». Un grand sourire est imprimé en permanence sur son visage rond. Il aurait même voulu être chef d'orchestre pour faire sortir, d'un coup de baguette, « ce qu'il y a de meilleur chez les gens ». De la même façon, le père, en chef de tribu, veut laisser naître en ses enfants « ce qui est important pour eux ». La filiation comme une éclosion : « Il ne faut pas qu'ils vous copient mais qu'ils puissent s'épanouir pour avoir leur jugement, leurs envies, leur personnalité. »

**que
le monde
était
infini ”**

Octave a des airs de garçon sage. Une petite veste, une voix posée, un regard juste. Ne pas s'y fier : s'il a fait son droit, le jeune homme emprunte aussi les chemins de traverse. Il voyage souvent, seul, loin. Une bougeotte héréditaire. Le camping-car familial (apparemment, l'engin se transmet, lui aussi !) l'a trimballé, même, aux confins de la planète. Liban, Egypte, Jordanie, Lybie, Turquie, Europe de l'Est : « Dès que c'était possible, on emmenait les enfants, dans des conditions difficiles, mais c'était le moyen de réunir toute la famille », raconte son père avec une simplicité déconcertante. Quoi de plus ordinaire que de bourlinguer avec un bébé d'un an dans un pays en guerre... Aujourd'hui, Octave part « globe-trotteriser » lui-même le Vietnam ou l'Afghanistan, tout en gardant en tête ces voyages à la dure. Dans le delta du Mékong, il se rappelle avoir dû se « dépouiller de ses attributs d'Occidental pour retrouver les sensations qu'[il avait] eues petit, une approche d'enfants, sans a priori, presque naïve ».

Ancien président de la FNAIM (Fédération nationale de l'immobilier), Roger Lemiale emmenait souvent les enfants aux congrès, dans des suites prestigieuses, entre deux embardées en camping-car. Une vie décalée ? Harmonieuse, corrige Octave : « J'avais la vague conscience d'avoir une famille atypique. On allait dans des endroits chics avec la petite cravate et, en même temps, en Turquie, on jouait avec les autres gamins. » Petit, il avait le sentiment « que le monde était infini, que je pouvais être tout ce que je voulais. Même la maison et le jardin me semblaient très grands. C'était comme si je n'en finissais jamais de les découvrir. » La vie offrirait mille possibilités à qui sait les saisir. Plus qu'une philosophie héritée de son père : un appétit. ■

“ Ma mère, c’est le pilier

▼ ou qu’ils pleurent, qu’on en oublierait presque de regarder derrière soi. Comme si les *flash-back* étaient l’apanage des vieux. Et pourtant... Nous sommes les membres d’une génération et les maillons d’une descendance. Des fils et filles de... Et si, pour savoir où l’on va, on devait trouver d’où l’on vient? Pour se connaître, sans doute faut-il aller fouiller ses archives. De qui tient-on ces oreilles décollées ou ce nez en trompette? D’où viennent ces idées politiques, cette passion pour le blues, ce look seventies et ce fichu caractère? Un lieu commun sans doute, cette plongée dans l’album de famille en forme de quête de repères. Une illusion, peut-être : effectivement, grimper aux branches de notre arbre généalogique ne permet pas de décrocher toutes les solutions. Pour Dominique Pasquier, directrice de recherche au CNRS, la transmission du parent à l’enfant est aujourd’hui malmenée, voire « en crise » : on assisterait à « un décrochage générationnel, à une autonomisation des formes culturelles, spécifique aux moins de 25 ans ». En la matière, « les mécanismes de transmission verticaux fonctionnent beaucoup plus difficilement qu’auparavant et certainement pas de façon systématique », remarque-t-elle. Envolés *Les Héritiers* de Bourdieu et l’idée que le père lègue un capital culturel à son fils? D’après Dominique Pasquier, on peut désormais avoir « des parents à capital culturel élevé qui ne vont pas transmettre la “culture consacrée” ». Si la montée en puissance des médias, particulièrement ciblés sur les jeunes, et l’explosion des nouvelles technologies ont gonflé cette bulle de culture juvénile, Dominique Pasquier pointe une autre explication : les parents n’exercent plus la même autorité sur les enfants. Ce principe d’autorité, sésame pour « se constituer par opposition, comme individu, en référence à la génération d’avant », serait passé de mode : « Le modèle est celui de la négociation. On ne veut plus donner bêtement des ordres mais comprendre, discuter ». Les idées portées par Mai 68 sont passées ▼



Aïcha est d’origine tunisienne. Elle a grandi à Champagne-sur-Seine et, à 24 ans, prépare l’IUFM. Sa mère Karima a émigré en France à l’âge de 20 ans.



autour duquel tout tourne ”

Karima et Aïcha Abdallah

Timide et silencieuse, elle pose un regard inquiet sur le dictaphone. Bien assise sur le canapé du salon, les mains croisées sur ses genoux, Karima écoute sagement parler sa fille. Aïcha, 24 ans, bouillonne, déborde d'énergie et raconte son enfance d'une voix forte et assurée. Pourtant, dans l'intimité de la fa-

mille Abdallah, on imagine facilement les rôles s'inverser. «*Ma mère, c'est le pilier, tout tourne autour d'elle. Quand elle n'est pas là, avec mes frères et sœurs, on ne se calcule pas, chacun est dans son coin*», explique la jeune fille. Pour elle, être Française d'origine tunisienne, c'est d'abord concilier deux conceptions du «chez-

soi». «*Là-bas, tout le monde te rend visite: les voisins, la famille, les tatas, les tontons. Les portes sont toujours ouvertes. Ici, tu dois appeler pour prévenir les gens.*» Elle mime un coup de fil à une amie. «*-Je peux passer chez toi? - Ah non, pas possible, j'ai rendez vous...*» «*Du coup, tu te sens parfois isolée.*» Si elle apprécie toujours la convivialité de son pays, sa mère a perdu l'habitude de la maison-moulin où l'on passe à l'improviste: «*Maintenant je ne supporte plus vraiment*», susurre-t-elle. «*Moi aussi, renchérit Aïcha, ça me saoule. Comme j'ai grandi ici, j'ai envie d'être tranquille parfois.*» L'ailleurs, c'est Sousse où elle retourne pour l'été tous les deux ans, l'ici Champagne-sur-Seine (Seine-et-Marne), à côté de Fontainebleau, où Aïcha a grandi avec ses cinq frères et sœurs.

Un entre-deux parfois compliqué, comme à l'école primaire, au milieu «*des Maxime, des Damien ou des Christine, quand t'es deux pèlerins à t'appeler Aïcha ou Khadija. On s'en est pris des "sales arabes"*». Être étiquetée «rebeu», surmonter l'incompréhension de la maîtresse quand on veut s'absenter pour la fête de l'Aïd et puis, quelquefois, se montrer fière de ses origines. «*Un jour en CP, la prof a noté une phrase de lecture au tableau: "Aïcha et Siraj partent en avion en Tunisie". Les petits Français, ils vont en vacances chez Mamy en Bretagne et les exemples dans les livres, c'est Paul et Pierre. Nous, elle nous a mis en valeur*», se souvient-elle. Plus jeune, Aïcha trépirait de ne pas pouvoir sortir avec ses copines, simplement parce que «*chez nous, ça ne se fait pas*». Une crise d'adolescence? Petit regard interrogateur vers sa mère, qui acquiesce d'un long hochement de tête. Pour Aïcha, on ne résout pas les contradictions qui peuvent naître d'une double culture mais «*on avance avec ça*», en fonction aussi des «*gens qu'on fréquente: je me suis sentie plus proche de ceux de ma culture car ils ne te jugent pas. Les autres ne comprennent pas qu'on peut pas dire merde à ses parents.*» Karima a tenu à ce que ses enfants s'intègrent en France tout en leur inculquant ses propres valeurs mais, regrette-t-elle, «*pour leur bonheur, on a dû laisser aussi nos coutumes de côté*». Aïcha se rappelle avoir eu des cadeaux à Noël, décoré des sapins «*pour ne pas être en décalage*» mais maintenant «*le père Noël c'est à l'ouest chez nous*». L'étudiante, qui prépare l'IUFM, piochera dans l'éducation qu'elle a reçue les «*principes qu'elle veut garder*». Elle se mariera en septembre en Tunisie et déménagera quelque part en Seine-et-Marne avec le sentiment «*bizarre de quitter une maison où il y a toujours du monde pour une où l'on est plus que deux*». Elle se dit désormais plus proche de sa mère, discute davantage, écoute ses conseils même si elle ne les suit pas toujours.

Karima s'éclipse un moment pour revenir avec un gros album. Elle affiche un grand sourire. Les vieilles photos des enfants, à l'école, en vacances, ici et là-bas, parlent pour elle. ■

“ Je ne voulais pas être un

▼ par là, chamboulant profondément les modèles éducatifs. Certes, nos parents ont lu Dolto, prêtent une oreille attentive à nos tracas, à nos envies, parlent plus et commandent moins. Et nous, nous sentons plutôt protégés, bien au chaud dans le cocon familial.

De grands enfants qui ne veulent pas quitter le nid, en tout cas pas tout de suite, mais qui rechignent aussi à prendre en modèle les références de leurs aînés. Pour résumer, entre nos parents et nous, le courant passe mieux, l'héritage non.

Et puis, le contexte a changé.

Nos parents, pour une grande partie baby-boomers nés entre 1949 et 1955, ont connu paix et prospérité durant leur jeunesse.

« *Incontestablement privilégiés* » selon l'historien Jean-François Sirinelli, ils sont « *la génération du progrès* » pour laquelle « *l'avenir était porteur de bonheur* ».

Rien à voir, poursuit-il, avec notre « *société d'inquiétudes sociales et d'interrogations multiples* », où « *demain devient porteur d'un risque* ».

Les baby-boomers auraient profité d'une sorte de parenthèse enchantée qui « *fait contraste avec les générations suivantes car, ensuite, est venue la crise* ». Pronostic : « *À un moment, il va y avoir des comptes qui vont être demandés, un retour de bâton sur les avantages dont ils ont objectivement bénéficié.* »

Notre génération hérite donc d'une situation économique.

En l'occurrence, peu réjouissante.

Mais nos parents sont-ils responsables du contexte actuel ?

Les baby-boomers sont, d'après Jean-François Sirinelli, « *à certains égards, dans un certain nombre de choix, égoïstes* ». Sans les accuser de tous les maux,

ils « *ont légué aux plus jeunes une économie désastreuse et, plus globalement, une société déstabilisée* ».

Revenus des utopies soixante-huitardes, nous n'aurions rien retenu de leur révolution, sinon son échec. Une analyse partagée par le sociologue Louis Chauvel : nous vivrons moins confortablement que nos parents qui, eux, étaient pourtant mieux lotis que leurs propres parents. « *L'avenir des jeunes des années 70* ▼



Bernard Prél est l'auteur des *Génération mutantes* (Éd. La Découverte, 2005). Il a consacré un chapitre à la Génération Internet dont son fils Marc, 22 ans, est un « spécimen ».



Bernard et Marc Préel

Inspectée, scrutée, décortiquée. La jeune génération a-t-elle encore des secrets pour Bernard Préel? Dans son dernier ouvrage, *Les Générations mutantes*, le sociologue dresse le portrait de cette jeunesse née entre 1979 et 1984. Sous ses yeux, un « spécimen »: son fils, Marc. Lui a-t-il soufflé quelques idées pour cette radiographie générationnelle? Marc se défend d'emblée d'« être un portrait robot: quand Papa écrivait son bouquin, je sentais que j'étais un sujet d'étude mais j'essayais de lui signifier ce qui relevait de notre génération et ce qui était propre à ma personnalité. » L'âge moyen du premier appartement, de l'entrée dans la vie active, du mariage ou du premier enfant. Sa génération, Marc l'a aussi vue à travers une « avalanche » de chiffres et de sondages sur lesquels il tombait à la maison; à force d'« être en permanence confronté à cette normalité », il a pris ses distances avec le profil-type. D'où son « refus de [s]e situer dans la moyenne », de s'inscrire dans une courbe, comme si être en porte-à-faux était une façon de se sentir exister. « Par exemple, j'ai été scout: le truc complètement has been pour les jeunes de notre âge! » Une voix grave et rassurante, Marc est grand, carré et, à 22 ans, il va être papa. Plutôt un contre-exemple qui ferait mentir les statistiques: « Je ne voulais pas avoir un enfant à 29,2 ans! » Sans avoir été « un échantillon », Marc est, pour son père, « porteur d'un certain nombre d'influences qui s'expliquent par ce qu'il a vécu autour de ses 20 ans ». La conviction du sociologue: chaque génération connaît, lors de sa jeunesse, des événements qui la marqueront et l'imprégneront tout au long de son parcours. Celle de Marc a été chamboulée par Internet, outil qu'elle a apprivoisé quand leurs parents, pour la plupart, se prennent les pieds dans

la Toile. Au point de se sentir un brin supérieurs à leurs aînés malhabiles? Marc, en guise de boutade, rappelle à son père qu'il utilisait encore récemment sa colle et ses ciseaux pour travailler. Un bouleversement se produit dans l'ordre de la transmission. En clair: ce sont les enfants qui enseignent à leurs parents les clés du clavier et non plus l'inverse. Mais « j'ai du mal à demander à Marc de m'aider: il est impatient et ne comprend pas ma lenteur. Nous, nous sommes des suiveurs, nous essayons de ne pas être complètement largués. » Verdict du fils: « Là, je sens la fracture. La technologie et toi c'est très compliqué. »

Sur cet animal hostile qu'il a vu débarquer bon gré mal gré sous son toit, Bernard Préel fait un pari: la technologie servira de tremplin aux jeunes pour s'épanouir dans « un contexte plus favorable ». Si elle lorgne avec envie sur la « période effervescente » qu'ont connue ses parents, quand « on partait à Katmandou pour y chercher de nouvelles vérités », la jeunesse « a quelques cartes à jouer ». Un optimisme qui tranche avec la morosité ambiante selon Marc, étudiant au Centre de formation des journalistes (CFJ): « On a l'habitude d'un discours plus anxigène; pas un jour sans qu'on nous explique qu'il n'y a pas de boulot, que la presse est morte. Le discours de mon père m'a aidé à me construire: si on rend les armes, on a aucune chance. » Sociologue et journaliste, deux mondes qui se complètent en peinant à se comprendre? Analyser en profondeur les permanences de la société, Bernard Préel se méfie de ses sprinteurs, agités par l'urgence de l'actualité: « Les nouvelles chassent les nouvelles. Ce qui m'agace c'est que l'on mette dans les poubelles de l'Histoire les nouvelles de la veille. » Fraîchement retraité, Bernard prend son temps; son fils apprendra, lui, à courir après. ■

portrait-robot pour sociologue ”

“ Grâce à la langue des signes,

▼ *était systématiquement situé au-dessus, explique-t-il, c'est-à-dire qu'il était possible de devenir prof au Collège de France quand papa était postier. C'est un exemple de blocage parmi dix mille autres montrant qu'il y a moins de places pour monter.* » Jeunesse « déclassée », larguée au sous-sol par un ascenseur social détraqué. Bataillons réduits depuis la fin du service militaire, curés qui prêchent dans le désert : l'armée et l'Eglise, autres institutions par lesquelles s'opérait la transmission, voient également leur sphère d'influence rétrécir. L'école et la famille, seules, peinent donc à passer les flambeaux de la culture et du savoir. Comme si nous poussions sur une terre bien à nous, sans vouloir remonter aux sources.

Juliette Minces, sociologue et anthropologue qui a travaillé sur les enfants d'immigrés, relativise l'importance de « *cette quête des origines* » : « *Ne pas savoir d'où viennent nos parents n'est pas un drame. Cette idée du retour est montée de toutes pièces.* » Sans voir dans l'héritage un carcan déterministe, elle estime que « *notre culture et notre religion sont une partie de notre identité* » mais ne doivent pas la recouvrir entièrement ; « *Elles ont, ajoute-t-elle, l'importance que vous lui donnez.* »

Au secours, j'ai mal à mes racines ! C'est grave, Docteur ?

En psychanalyse, point de « à notre époque » qui tienne. Si les sociétés bougent, les mécanismes de transmission, dans l'intimité de la famille, sont permanents. Selon le psychanalyste Serge Tisseron, en plus de la transmission consciente, nos parents nous lèguent, à leur insu, leurs « *secrets* » ou plutôt les conséquences de ces secrets : ces « *événements graves qu'ils ont pu vivre et tiennent cachés* » font des « *ricochets* » d'une génération à la suivante. Plus ou moins enfouis, les drames vécus par nos parents refont surface sous la forme d'un lapsus, d'une névrose ou d'un tabou, pour façonner aussi notre personnalité. Le roman familial s'écrit dans ces interstices de silence et les enfants sont les éponges des traumatismes passés. ▼

26

Caroline Brizart est sourde. Sa fille Florence, 21 ans, est entendante. Elle parle la langue des signes avec ses parents.

« *Super fière de cet héritage* », elle travaille dans une école pour les sourds-muets.





Florence et Caroline Brizard

Froncements de sourcils, hochements de tête, yeux qui s'écarquillent ou se plissent, pincements de lèvres et petites moues. Caroline et Florence sont en pleine discussion. Entre mère et fille, c'est l'histoire d'une parfaite entente. Paradoxale. Caroline Brizard est sourde, comme son époux. Ils ont eu trois enfants, une fille et deux fils, qui, eux, ne le sont pas. «*En primaire, je me souviens d'une période où j'avais honte de parler en public avec mes parents. Tout le monde me regardait et je me sentais...*», la jeune fille hésite : «*un monstre*». «*Alors je faisais de tout petits signes*», comme pour se cacher. Mais Florence, âgée de 21 ans, a appris à se moquer des moqueries et se dit désormais «*super fière de cette différence, de cet héritage-là*». Ses gestes sont amples et assumés lorsqu'elle s'exprime dans sa langue «*maternelle*». Alors que la télévision, ses amies, sa grand-mère paternelle se sont chargées de lui apprendre l'oral. Seul «*trou dans (s)on éducation*» : «*En culture musicale et cinématographique, je suis archi nulle*», reconnaît-elle en riant. Florence a découvert la radio sur le tard, lors des discussions de cours d'école. «*Johnny Hallyday ne représente rien du tout pour moi : je n'ai pas passé mon enfance avec. Les groupes, les acteurs cultes, je ne les connais pas tous.*» À défaut, ses parents ont transmis le goût de la lecture à Florence qui a dévoré, petite, les romans de la comtesse de Ségur et les bibliothèques, rose et verte réunies.

Mais grandir dans une maison silencieuse ne veut pas dire «*grandir plus vite que les autres*». Soucieuse de ne pas solliciter constamment ses enfants, Caroline a tenu à leur prouver qu'ils «*avaient des parents autonomes : ils doivent comprendre qu'il y a des contraintes et qu'ils doivent aider mais je ne veux pas en abuser.*» Quand sa mère devait communi-

quer avec les autres, Florence voulait sans cesse lui prêter son oreille mais s'est fait parfois «*taper sur les doigts*». Elle a appris à rester en retrait. «*Je n'interviens plus, je la laisse se débrouiller, quitte à jouer la sourde*», se résout-elle. Et lorsque la situation tourne au quiproquo, elles rient de la maladresse d'un passant qui fait une nouvelle tentative en anglais ou de la timidité gênée d'une copine qui, une fois à la maison, reste... «*muette*». Très proches, mère et fille font les boutiques ensemble, se confient l'une à l'autre. Une relation fondée, pour Caroline, sur la confiance. «*Et l'optimisme, la générosité, le fait d'être sensible à la personne humaine*», ajoute Florence. Comme si l'amour filial se disait plus facilement en se mimant. Car «*les sourds sont naturellement plus expressifs*», explique Florence. «*Avec la langue des signes, on bouge beaucoup, les expressions du visage comptent. On est plus ouverts car le corps est un outil de langage. Moi, je suis plus expansive et cela, ma mère me l'a transmis.*» Un pied dans le monde des entendants, elle garde l'autre dans celui du silence. Florence est surveillante à l'espace Morvan (Paris), une école spécialisée pour sourds-muets. Voler de ses propres ailes, elle y songe et doit bientôt déménager. Une ombre passe, discrète, dans le regard de sa mère. «*J'appréhende son départ car, mine de rien, on communique plus avec les entendants depuis qu'on a nos enfants. J'aurai l'impression de revenir comme avant, dans l'univers des sourds*», avoue Caroline à demi-mot. Du bout des doigts. ■

**je suis
devenue
plus
expansive ”**

“ Il y a entre nous un regard ”

▼ Outre les cadavres dans le placard familial, les parents livrent simplement à leurs rejetons les clés pour devenir adultes : « *La façon dont une fille a été aimée par son père va déterminer la façon dont elle aimera les autres et s'aimera soi-même* », explique Didier Lauru. Son héritage paternel : « *Un passeport pour la féminité, pour être un individu autonome et capable de s'assumer* ». À quel moment sait-on que l'on a coupé le cordon ? Lorsque l'« *on arrive à dire non à son père* », répond Didier Lauru. Philippe Julien, psychanalyste, évoque, lui, « *une loi du désir* » léguée par nos parents. Nous recevons cette « *intimité conjugale qui unissait nos parents en tant qu'hommes et femmes* », traduite alors en aspiration à « *s'engager avec un autre* ». Drôle de paradoxe : nos parents nous apprendraient, avant tout, à les quitter pour faire nos propres expériences. Drôle d'héritage : pas le sentiment d'une appartenance, non, mais la possibilité de défaire nos liens. Pour prendre notre envol, donner peut-être naissance, à notre tour, à d'autres fils et filles de... qui hériteront de petits riens, d'un vague air de famille ou d'un fichu caractère.

LE.



Erik Boisse, 27 ans, a été champion olympique d'épée par équipe en 2004. Son père Philippe, également escrimeur, médaillé maintes fois, l'emmenait à ses entraînements, quand il était enfant.



que les autres ne comprennent pas ”

Philippe et Erik Boisse

Ils se chamaillent comme on croise le fer sur une piste d'escrime. Sans se faire vraiment mal, juste pour la beauté du jeu, de la touche ou de la joute. « On est d'humeur joviale tous les deux : jamais les derniers à sortir une connerie », note Erik Boisse, 27 ans. « Aujourd'hui, on est peut-être plus copains que père et

fil », ajoute Philippe, 52 ans. Il décroche la photo d'un bambin joufflu, affichée dans son cabinet de radiologie. « Regardez comme il était mignon ! » Une même bonhomie malicieuse et une complicité teintée de roublardise qui s'est sans doute nouée dans leur club de Saint-Gratien (Val-d'Oise) puis

sur la route des « compet' ». « Tout ça, ce sont des moments qu'on partage : mon fils m'a accompagné et il a baigné tout petit dans l'escrime », se souvient Philippe, champion du monde et champion olympique à plusieurs reprises dans les années 80.

A l'âge de cinq ans, Erik suit, à son tour, son premier cours. Premiers pas dans ceux de son père ? Pour le gamin qui jongle entre cinq ou six sports, l'escrime est alors une discipline comme une autre. « Ce n'était pas une obligation mais ça s'est présenté comme ça », rien de plus. Philippe est souvent là, dans les gradins, « discute de temps en temps » avec son rejeton-champion, tout en s'efforçant de rester discret, pour ne pas « brouiller le message » de l'entraîneur. L'héritage est là, dans les analyses de son père qu'Erik, champion olympique en 2004 et champion du monde en 2005 et 2006, suit avec attention. « Il m'a fait partager son expérience, explique-t-il. En regardant un jeu, il le décortique devant toi : tu écoutes et petit à petit, tu te forges ton opinion. » Plus que des conseils, le jeune homme recherchait surtout la présence de Philippe. « Je lui demandais de venir aux championnats. L'entraîneur savait qu'il pouvait me laisser tranquille, que mon père était derrière moi. Mais souvent on ne parle même pas. Pas la peine. Il y a juste un regard que les autres ne comprennent pas. Parce qu'on a la même réflexion au même moment. » À l'évidence, les deux épéistes se ressemblent trop pour échapper aux escarmouches. Erik se souvient d'une dispute, il y a quelques années, déclenchée entre les deux manches d'un tournoi mal engagé : « J'étais obtus et c'est parti en cacahuète : on s'est insultés sur la piste. On est de fortes têtes et quand on ne va pas dans le même sens, y a forcément de l'orage... »

Régulièrement désigné par un affectueux « p'tit con », le fils n'a pas seulement hérité de la personnalité de son père. « Je joue sur la tactique et le psychologique. Là dessus, il m'a passé son truc même si, à son époque, l'épée exigeait aussi une base physique énorme. » Même profil ? Amusé, Philippe jette sur sa silhouette bedonnante un coup d'œil perplexe ! Consultant pour France 2, Philippe commente souvent les grands tournois. Mais poser sa voix sur les coups d'épée de son fils, comme en 2004 aux Jeux Olympiques d'Athènes, n'a pas été plus émouvant que les matchs juniors qu'il suivait sur le bord de piste. Le premier enseignement qu'il a voulu lui transmettre : « Le haut-niveau, c'est regarder sa carrière après et se dire : j'ai rien à me reprocher, j'ai fait tout ce que je pouvais. »

Mais au-delà des conseils, lorsque ces deux-là ferraillent ensemble, qui l'emporte ? Philippe, mimant la mine dépitée du vaincu : « C'est le p'tit con qui est à côté de moi... » ■

“ Depuis que je suis petit,



Pour en savoir plus

Dominique Pasquier,
Cultures lycéennes.
La tyrannie de la majorité,
(Autrement, 2005)

Jean-François Sirinelli,
Les Baby-boomers.
Une génération 1945-1969,
(Fayard, 2003)

Louis Chauvel,
Le Destin des générations.
Structure sociale
et cohortes
en France au XXe siècle,
(Presses universitaires
de France, 1998)

Serge Tisseron,
Nos Secrets de famille,
(Ramsay, 1999)

Didier Lauru,
Père-fille. Une histoire
de regard,
(Albin Michel, 2006)

Philippe Julien,
Tu quitteras ton père
et ta mère,
(Aubier, 2000)

Être le fils d'Alain
Decaux? « *J'espère ne
pas avoir hérité de sa
calvitie!* » Laurent, 25 ans,
a ouvert, il y a trois mois,
une boutique de vins à
Paris. « *Il a été imprégné
par mon travail quand
il était enfant* », raconte
le célèbre historien.



Laurent et Alain Decaux

Il se délecte d'un calembour ou met en bouche le récit d'un souvenir. On décèle une personnalité savoureuse, un tempérament gourmand, une note pétillante, jamais acide. Alain Decaux, au milieu des bouteilles de vin, se marie bien au décor. Son fils Laurent, 25 ans, s'apprêtait à passer les concours administratifs, après ses études à Sciences-Po, quand il décide de se lancer avec un ami dans une autre aventure. Ouvrir une boutique de vins dans le Marais, baptisée Nysa, quitte à chambouler un peu les «*paisibles certitudes*» de son père. Le jour où Laurent annonce sa décision, «*il devait se dire* : suppose Alain Decaux, en traînant la voix, «*qu'est-ce que je vais recevoir comme engueulade...*» Prenant Laurent à témoin pour confirmer sa bonne foi : «*Tu peux dire que je n'ai pas élevé la voix car mon principe c'est que chacun doit avoir la responsabilité de son avenir.*» Venu lui-même à l'Histoire en autodidacte, pouvait-il en vouloir à son fils d'avoir eu, à son tour, «*très envie d'entrer dans la vie*» ?

Et puis, le choix de Laurent ne représente pas une rupture. «*Je ne vends pas des puces électroniques. Ce n'est pas juste pour faire du business. Le vin est un produit très culturel et il y a un lien entre l'Histoire et ce que je fais aujourd'hui*», assure Laurent citant le Jurançon prisé par Henri IV ou le Bourgogne dégusté à la cour de Saint Louis. En connaisseurs, père et fils savent qu'Histoire et vin se mûrissent, misent sur le temps, se racontent surtout. Sans être le fruit d'un héritage, ce goût pour le vin a grandi sur un terrain fertile, l'«*ambiance qui régnait*» à la maison. «*On a eu notre petite goutte tous les dimanches*» et, dans les histoires que son père inventait, «*il y avait toujours une beuverie, un bon repas, se rappelle Laurent. Evidemment, il y a du vin dans une histoire qu'on raconte avec plaisir!*»

**mon
père
a été le
conteur ”**

Rodriguez le bandit, Maurice l'aventurier, un mousquetaire ou un roi de France : autant de personnages qui ont peuplé les «*feuilletons imaginaires*» d'Alain Decaux et la chambre d'enfant de son fils. «*Depuis que je suis tout petit, mon père a été le conteur. Il a une imagination flamboyante*» mais «*il nous racontait aussi l'Histoire de France au moment du dîner ou du coucher*». Laurent, qui connaissait Victor Hugo à trois ans pour avoir baigné dans les documents servant à la préparation d'un ouvrage de son père, a été «*totalelement imprégné*», pour ce dernier. Désormais, le jeune homme fait partie du cercle très privé autorisé à lire les manuscrits d'Alain Decaux avant leur parution. Pour le dernier, *La Révolution et la croix* sur l'empereur Néron, l'historien raconte en pointant de temps à autre son index comme pour souligner l'importance des conseils donnés par Laurent : «*Je lui ai demandé de le lire, ce qu'il a fait avec une extrême attention. Il a été sévère, ce qui m'a rendu de grands services.*» La bosse de l'Histoire semble bien héréditaire et, avec elle, la curiosité, le goût pour la lecture. Laurent a dévoré les six volumes du *Comte de Monte-Cristo*, fait remarquer fièrement Alain Decaux en le poussant du coude.

Mais, parce que «*l'Histoire n'est pas tout dans la vie*», confie ce dernier l'œil malicieux, ces deux rêveurs ont aussi en commun «*le cœur et le caractère*», une sensibilité, un humour et... une certaine maladresse. «*On se ressemble physiquement, c'est assez frappant*», fait remarquer Laurent. Certains les confondent même sur des photos de jeunesse de son père. Mais «*j'espère ne pas avoir hérité de sa calvitie*», murmure-t-il en faisant les gros yeux. Pas rancunier, son père ajoute, dans un éclat de rire : «*Heureusement pour lui, il n'a pas ma mâchoire!*» ■